

XYZ. La revue de la nouvelle

De la nouvelle

Daniel Boulanger



Volume 1, numéro 3, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boulanger, D. (1985). De la nouvelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(3), 54–61.

Daniel Boulanger

De la nouvelle

Ce jour-là, Paris n'est pas trop gris et un air de printemps flotte au-dessus des toits. Mais c'est l'habituelle cohue, le bruit constant et la course, l'éternelle bousculade. Dans les bureaux de la NRF où nous avons convenu de nous rencontrer, Daniel Boulanger m'attend. La pièce, petite et austère, tout entière occupée par une table et deux fauteuils, ressemble cependant à un havre de paix et de silence dans une ville de moins en moins humaine, où traverser une journée sans trop de heurts tient du tournoi. La tension dans laquelle Paris me fait vivre, me conduit aussi à appréhender chaque nouvelle rencontre comme si elle allait me gruger un peu plus. Mais l'homme qui m'accueille dans le petit bureau de la NRF n'a rien de l'ogre, ni de l'écrivain froid, hautain, indifférent à tout sauf à son cerveau qui crache régulièrement du génie. Non. Voici plutôt un homme rougeaud, affable, courtois, avec une tête d'oiseau de proie tout à fait étonnante et un charme irrésistible. On l'imagine mal se frayant avec peine un passage en jouant du coude dans la foule du Salon du Livre; on le voit au contraire fort bien dans une maison de campagne qui sentirait le pain et la soupe, devant une table couverte de pâtés, de saucissons, de fromages, de vin, rieur et attachant comme le sont tous les hommes qui connaissent de près la différence entre la vraie vie et l'autre, c'est-à-dire les hommes qui ne se promènent pas au-dessus de tout et de tous dans l'élévation de leur pensée. Daniel Boulanger est bien de ce monde. Il l'observe cependant de ses yeux vifs qui grossissent chaque faille et chaque vertu, il l'étudie, le dissèque,

puis il l'écrit, et voilà que le miracle commence. Chaque mot est une surprise. De nouvelle en nouvelle, Daniel Boulanger fait que l'évidence étonne. Les vérités les plus anciennes, les plus banales, les plus usées, tout à coup se métamorphosent, rajeunissent et vont même jusqu'à renaître. C'est à cause de l'angle de vision. Ou bien, en raison de l'ordre des mots dans la phrase. Ou du choix de ces mots. Ou d'autre chose. L'inimitable coup de crayon du maître. Le style. La signature. J'allais donc à ce rendez-vous avec crainte, certes, ne connaissant pas encore l'homme, mais aussi dans un préjugé favorable et une timide admiration pour l'écrivain, moi que, pourtant, la célébrité n'impressionne guère. Et puis, la petite porte poussée, la main tendue, l'accueil:

D.B. — Asseyez-vous, je vous en prie...

Il fouille dans sa serviette.

D.B. — J'ai quelque chose pour vous (Les Noces du merle).

Dédicace.

— Merci!

D.B. — Ça va? Ça marche? On peut y aller?

Le voyant rouge est allumé.

— On peut y aller.

D.B. — Bon.

— ??????

D.B.— Pas vrai qu'en France... soixante au moins... Maupassant, etc... nouvelles, poèmes... des moments... ébauches... laisser le lecteur combler... inventer des histoires... dans ma tête... les garder, pas important... histoires écrites... choses tombées... comme une femme qui accouche... le bébé est là... déjà, en faire un autre... la plus belle histoire est celle qui doit venir... quelques lignes... un moment... toute la vie d'un personnage... livres de chevet... nouvelles? non... mémoires... le cardinal de Retz... Proust... Voltaire... toute la langue française se trouve dans Candide... toute la beauté de la langue française... inouï...

L'enregistreuse n'a rien capté du tout. Revenir aux anciennes méthodes: prendre des notes. Pour réparer ce coup de malchance, Daniel Boulanger m'offre de reproduire un texte écrit par lui et publié il y a quelques années dans la NRF. J'accepte, car je ne sais si je saurais rendre avec mes mots, sa manière, et je crains que ma mémoire approximative le trahisse, et trahisse la générosité de ces images qu'il a jetées dans ma tête. Quoi? J'alignerais, bête, les mots n'importe comment, alors que lui se donne tant de mal pour

qu'ils tombent à la bonne place? Tout ça à cause d'une mécanique défectueuse? D'une avarie? Avec le texte qui suit, écrit il y a quelques années—mais toujours actuel, et preuve supplémentaire (s'il en fallait) de l'art de son auteur—Daniel Boulanger, qui m'avait séduite, me sauve.

Marie José Thériault

De la nouvelle*

Tout roule au trou, bêtes, fleurs et gens, au point que cela paraît injuste et que certains parlent de résurrection. Comment s'étonner que les nouvelles que l'on peut donner du monde soient marquées du fait qui domine tout: la mort? Aussi vingt pages sur une fête de campagne où chair et chère paraissent à leur apothéose ont-elles un goût de cendre.

C'est le propre de la nouvelle de nous laisser entendre que tout est mauvaise nouvelle, car il ne saurait y avoir promesse finale ou d'autre espoir d'un sursis. Rêve et paradis sont hors de nouvelle. Celle-ci tient à la terre, au réel, à ce qui se passe. Elle tente de fixer des instants, sans les juger et de même que l'on s'étonne dans des clichés au millième de seconde de ne pas se reconnaître, surpris dans une grimace ou une pose que l'on est encore prêt à nier, de la meilleure foi du monde, «ce n'est pas moi, je n'ai jamais fait cela», la nouvelle peut paraître fausse, exagérée, maligne. Peut-être même le doit-elle.

Elle a la rapidité et l'immoralité de la main qui vole, mais la main, si prestes soient les doigts, n'est pas seule. Elle a le bras, toute la force et la souplesse du corps, et son mauvais génie: la tête. La nouvelle, pour la moindre de ses vivacités, exige la fusion des cinq sens. C'est sans doute la plus parfumée des formes littéraires. Embaumeuse embaumée, avec le brillant cassant des fleurs que l'on appelle immortelles.

* «De la nouvelle» est d'abord paru dans la *Nouvelle Revue Française*, no 265, janvier 1975.

À d'autres les longues étreintes, les sueurs, les bains, le temps de croire que l'on s'est compris. Au roman de romancer, au conte de nous en conter, au récit de nous abrégé une longue affaire. La nouvelle n'essaie pas de comprendre, de soulager ou d'expliquer, elle viole et livre. C'est l'art de la trahison, du ragot. Elle ne tient pas sa langue, sous son aspect taciturne. Elle sous-entend beaucoup à proportion qu'elle dit peu. Elle livre la faute de la beauté, la plaie du bât. Le nouvelliste n'est pas un moraliste, mais un voyeur. Ce qui lui donne souvent le coeur sec. Ainsi, le lecteur a souvent plus grand coeur que l'auteur de la nouvelle, et il n'est pas de genre littéraire qui demande autant à l'«autre». Il glisse un oeuf dans votre nid. Couvez-le. Il en naîtra un cygne ou un poulet. Il restera de marbre ou de plâtre. Le nouvelliste n'est pas un devin, mais un rapporteur. Il lance le ballon et fuit la mêlée. Certes tout cela a l'air facile. On met le feu et on regarde. Hélas! toutes les nouvelles ne sont pas suivies de l'incendie de Rome.

Toujours à l'écart des suites funestes, il y a du Ponce Pilate dans le nouvelliste. D'ailleurs, le lavage de mains du Romain est le sujet type de la nouvelle. À un moment donné un homme est cause de la Passion, qu'il soupçonne sans la désirer. Il pourra toujours dire: «Je n'ai pas voulu cela.» Étroitesse et abîme de la nouvelle.

Le vrai n'est jamais gai, et le mensonge ne peut entrer dans l'art qui nous occupe. Sa fioriture est l'insolite, pris d'un coup d'oeil. Le Roi, au petit coin, devient plus pitoyable que le dernier de ses sujets. On ne va pas en faire douze volumes, mais douze lignes. Toutefois, le Roi vient de prendre là une décision qui va changer le Royaume. Les historiens narreront des conséquences. Le nouvelliste sera le seul à connaître la source.

La tragédie exige des héros, mais pour la nouvelle tout est tragique. Elle n'a pas le sens des classes. Nulle hiérarchie. Le balayeur vaut la princesse, le cardinal un jockey, l'amour une rage de dents, le secours au noyé l'allumage d'un cigare, et l'aube a les mêmes frusques que le crépuscule du soir. Prix unique, de la poulaille à l'orchestre. Le secret est de tomber sur les coeurs. Ils ne se trouvent pas souvent dans les poitrines barrées du grand cordon. La nouvelle, art de recherche, peut paraître recherchée, cette légère fièvre de l'élégance.

Il y a dans la nouvelle un feu aux pommettes, une température trop élevée. Elle ne peut vivre longtemps. Les vieux os sont pour les

romans. Elle brille. Elle ne veut être qu'une flamme. Courte, mais bonne, ainsi beaucoup souhaitent la vie. Et le nouvelliste, en bon épicier, vous tend le poivre et le piment. La nouvelle se nourrit d'images, et d'autant plus qu'elles sont fortes. Aussi, ne lit-on pas coup sur coup des nouvelles. Il faut, entre l'une et l'autre, prendre un verre d'eau.



On est dans l'amitié d'un roman, dans la rêverie d'un conte, dans l'hygiène d'un récit. La nouvelle est une passe. Il y a en elle de la porte cochère, de l'amour sur un coin de table. Elle vit de détails, d'un défaut, d'un vice, d'une brûlure. Le vieil homme dans la solitude de sa bibliothèque va et vient, dans sa mémoire. Il y a de longues liaisons fades, des sermons, des plaidoyers, des rayonnages au mètre et tout à coup, si l'on ose dire, tel corps telle nuit, tel baiser unique et toujours fou. Il y a dans ces murs de cuir où l'or s'efface, dans ces livres innombrables, dans ces myriades de signes, d'insectes, subitement l'envol d'un papillon. C'est une nouvelle.



La nouvelle est faite pour notre temps. On ne passe plus quatre heures à table, pour manger ou lire. Pressé depuis le réveil, on se jette au lit plus qu'on ne s'y coule, et c'est, étreinte ou pas, le sommeil difficile, deux boules de cire dans les oreilles. Vidé par le bruit, étiré par la vitesse, l'homme ne fait plus d'efforts que pour l'extérieur, jouant des coudes et des pneus. Un semblant de vie le tient en semi-hébétude dans sa conduite intérieure où la radio lui sert entre deux chansons publicitaires un résumé de ce qu'il n'a plus à lire. Le meilleur des hommes cependant rapporte chez lui le dernier prix littéraire que son fils, profitant d'une grippe, va lire en diagonale et servir en raccourci, dans l'embouteillage du dimanche soir.

Ces malheureux ignorent l'existence de la nouvelle, que l'on peut lire chez le coiffeur en attendant, ou debout dans un coin de librairie, gratuitement.

Enfin, la longueur moyenne des nouvelles peut être parcourue avant que le sommeil ne vous emporte. Lire est un acte d'amour,

physique, et qui peut satisfaire en ne se prolongeant pas inconsidérément. Le meilleur quart d'heure depuis le matin n'est-ce pas le soir, au lit, avec une lampe discrète, et n'est-ce pas la nouvelle?



Contraire de la sainteté, elle n'a pas de corps glorieux. Elle est en chair et de démarche précise. Elle sort à cinq heures. Elle rentre à minuit dix. N'englobant ni un monde, ni un être de sa naissance à sa mort, elle ne peut être un roman qui perdrait de ses couleurs, maigrirait jusqu'à l'essentiel des lignes et poserait au récit, un peu comme un colonel de garnison redeviendrait sous-lieutenant en campagne. Bulletin de défaite ou de victoire, c'est un cri, mais toute la guerre tient dans le déchirement d'une trompette.

Tout est fabrication, même l'inspiration. Le nouvelliste voit Vénus au fond du bloc de marbre. Il va faire voler la masse inutile et par tant d'éclats toucher enfin le corps adorable.

Il ne va garder qu'un mouvement, qu'un arrondi, qu'un triangle, et l'air qui est autour et qui s'appelle la grâce.

Apparemment, la démarche semble inverse puisque la nouvelle part d'un mot entendu, d'un visage, de l'éclair d'un coup de couteau, d'une clarté qui se décompose au bord d'un fleuve, d'un intérieur plein de pompons et de lustres et que l'écrivain semble garnir, étoffer, entourer ces détails. Pas du tout. La phrase, la chute du jour, la pénombre où craque un meuble d'un coup font naître tel acte, telle suite de générations soudain descendues de leurs cadres. Le nouvelliste se couvre les yeux dans cette explosion, et dans l'énorme décombe qui l'enfouit le voici qui va chercher la cause *qu'il sait*, ne gardant de la déflagration qu'un bruit, de la résurrection des morts qu'un fantôme, et marchant dans le nuage de poussière dont il ne garde qu'une écharpe touchée par la lumière. Enfin, voici la main qui a tué, et toutes ses lignes.

À vous d'y lire l'avenir.



L'auteur plane toujours au-dessus de son sujet, même s'il est en pleine autobiographie, à corriger et placer en bonne lumière tous ses

vieux portraits morts, mais il entre en ver dans le fruit et le sillonne de toutes parts, avec des arrêts aux carrefours de Quintilien: *quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando?*

Le nouvelliste, lui, n'analyse ni ne juge, il peint, mais sa distance n'est pas celle de l'historien qui recherche le squelette sous la chair des faits, l'idée motrice sous le charivari d'une période. Le danger du livre de nouvelles serait de le confondre avec un herbier et la crainte de son auteur de ne faire de tout récit qu'un objet. On se rend vite compte que son tempérament le sauve du dessèchement, soit qu'il décrive par peur (il se moque), par enchantement (il enivre le lecteur) ou par scandale de ce qu'il voit, et que le commun de ses frères n'aperçoit pas. La nouvelle ressemble aux puits puants que les grands crimes ouvrent sous nos pas. Est-ce possible? En sorte que le merveilleux de la nouvelle n'est souvent que le constat de l'insolite, de l'inaccoutumé, une odeur d'enfer, l'écoute noire. La nouvelle est le confessionnal, le roman l'église. L'une entend les fautes, l'autre les grâces, de demande ou merci. L'une un petit rien unique. L'autre l'ensemble.

Mais l'arbre de la nouvelle ne cache pas la forêt; il la pressent et dénonce l'essence qui domine. La nouvelle, accroc de la vie courante, vit hors du courant. Les détails sont le sel de la vie. Les plus fameux sont les pères de la mémoire. Le nouvelliste plante aussi ses clous. Un genre n'est pas mineur, pas plus qu'une pause est moins intéressante que la course. Un îlot dans le fleuve fait vivre la masse monotone et lui donne sens.

Se distraire et non se reposer: la contrainte est-elle dans la nouvelle qu'on la manipule dangereusement, toujours prête à exploser, à vous échapper. Elle ne tolère pas la liberté du roman et le feu court sur son cordon, sans détour, jusqu'à l'effet final.



Nos jours, de plus en plus hachés où les moyens audio-visuels nous abreuvent à chaque heure de drames et mettent nos nerfs à vif dès l'aube, ressemblent de plus en plus à ces éclats que doivent être les nouvelles: anecdotes à minimum de commentaires, détentes et bonds sauvages qui restent en suspens et nous laissent saisis, mais avec l'avantage de sauter vers le beau, étincelles de l'insaisissable, et de transformer l'étrange en monnaie courante. «On n'a plus le

temps» est la formule de notre temps, et puisque le sens du sacré a fait place à l'irrespect, la table de famille au comptoir du libre-service, la caresse au viol, l'avenir à l'attente du suprême éblouissement et la liberté à des instants que l'on vole à la toute-puissante communauté, la nouvelle prend de plus en plus de poids, épuise l'instant, s'en satisfait et se définit enfin comme l'arme des pessimistes, ou leur abri. Serait-ce quand même sa morale?